

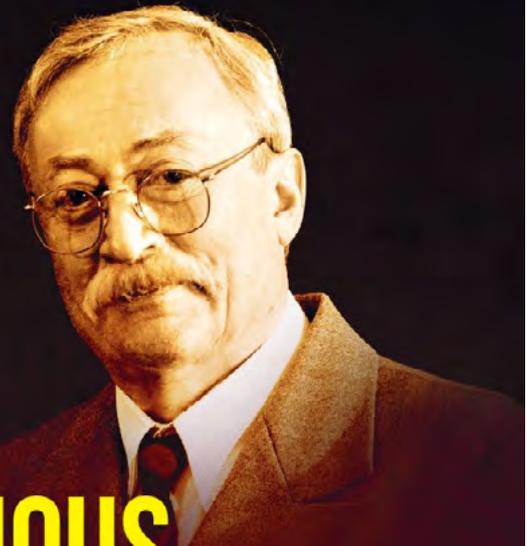


PETIT MONTPARNASSE

MYRIAM FEUNE DE COLOMBI & BERTRAND THAMIN
en coproduction avec la Fondation Pierre Lafue

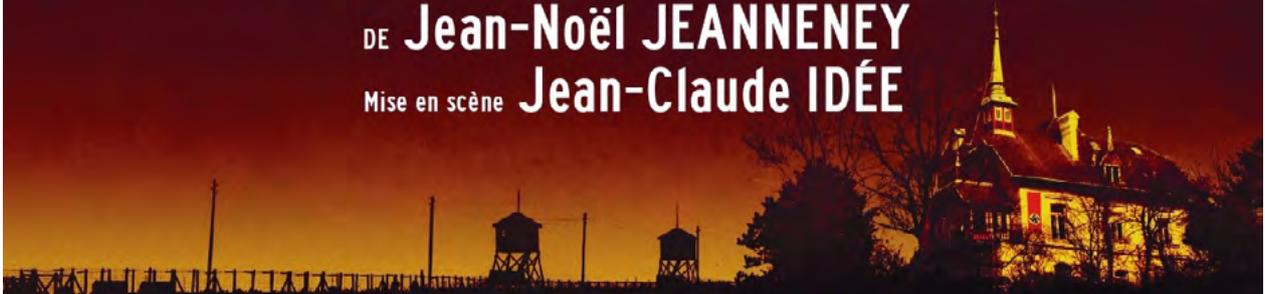
**CHRISTOPHE
BARBIER**

**EMMANUEL
DECHARTRE**



L'UN DE NOUS DEUX MANDEL / BLUM

DE **Jean-Noël JEANNENEY**
Mise en scène **Jean-Claude IDÉE**



AVEC **SIMON WILLAME**

DÉCOR ET LUMIÈRES : Jean-Claude IDÉE COSTUMES : Sonia BOSCH
SON ET VIDÉO : OLIVIER LOUIS CAMILLE

ioda.fr Licence: 2-108336 ©Photo: Jasp 30g

19H



DU MARDI AU SAMEDI À 19H - MATINÉE DIMANCHE À 15H
LOCATION 01 43 22 77 74

31, rue de la Gaité • Paris 14^e • Métro : Gaité ou Edgar Quinet

www.theatremontparnasse.com

histoire

10€
- de 26 ans
mardi-mercredi-jeudi
selon disponibilités

FONDATION
PIERRE LAFUE
passeur d'Histoire

théâtres
parisiens
associés.com



LA PRESSE

FIGARO SCOPE

Gravité et
divertissement,
pédagogie
et plaisir

C'est une situation dramatique plus complexe qu'a choisie Jean-Noël Jeanne-ney. On est en juin 1944, non loin de Buchenwald, dans une maison où sont reclus

Léon Blum et Georges Mandel. Livrés par les autorités de leur pays, ils savent, après la mort d'Henriot, que l'un d'entre eux va être

condamné à mort en représailles. Ce sont deux esprits supérieurs et d'une humanité profonde. Jean-Claude Idée s'appuie sur une vidéo efficace et dirige deux interprètes intelligents et sensibles. Emmanuel Dechartre est le fidèle de Jaurès et l'entrepreneur du Front populaire. Christophe Barbier est le fils spirituel de Clemenceau. Droite, gauche ? Tout est plus moiré dans cet échange imaginé, car, par-delà les événements cruels, c'est aux cœurs de ces deux hommes que s'intéresse l'auteur. Instructif et bouleversant. ■



LE THÉÂTRE
DE PHILIPPE TESSON

GAUCHE ET DROITE EN MÊME TEMPS

Dans les rôles de Léon Blum et Georges Mandel, Emmanuel Dechartre et Christophe Barbier font l'unanimité avec « L'un de nous deux ».

En sortant du Petit Montparnasse, où l'on vient d'assister à un festival d'intelligence, d'éloquence, d'écriture et d'art théâtral, on se dit : « *Tout ceci est trop beau pour être vrai.* » Et de fait : ce que raconte *L'un de nous deux*, le dialogue échangé entre Léon Blum et Georges Mandel dans la résidence proche de Buchenwald où ils étaient emprisonnés en 1943-1944, est trop beau pour être vrai. Et pour cause, ce dialogue est imaginaire. Il a été inventé par Jean-Noël Jeanneney. Cependant il est mieux que vrai, il est vraisemblable, et telle est la grâce du théâtre, telle est la supériorité de l'illusion sur la vérité, dès lors que le créateur nourrit son œuvre aux sources du savoir, de la sagesse et du talent.

Jeanneney est plus fort que l'histoire quand il s'agit de refaire celle-ci. C'est à un rêve qu'il nous convie, un rêve qui corrige les errements de la réalité historique. L'intérêt de sa démarche est qu'elle s'inscrit dans un dialogue, que celui-ci est admirablement mené et parfaitement honnête et que son champ s'élargit à de vastes dimensions, celles d'une République. Mieux, le dialogue n'est pas à deux mais à quatre voix, dont deux sont virtuelles, celles des deux pères spirituels respectifs de Blum et de Mandel : Jaurès et Clemenceau. Le débat ne se réduit donc pas à l'époque de Vichy, il met en cause

Une leçon de politique générale

notre histoire et ses racines et les principes fondateurs de notre ordre social, de notre démocratie, de notre identité, de nos religions. C'est une leçon de politique générale que nous propose cette discussion entre les deux hommes qui s'opposèrent dans le réel et que le destin rassembla à ce moment de l'histoire.

La dimension humaine de la rencontre entre ces deux fortes personnalités permet de très sensibles évocations psychologiques à partir des comportements de l'un et de l'autre : l'esprit de compromis de Blum, son sang-froid, sa propension à l'indulgence, et a contrario l'autorité de Mandel, sa sévérité, sa nervosité. C'est évidemment un bonheur pour les acteurs que d'incarner des rôles aussi sûrement dessinés. Ils rivalisent de fidélité aux modèles, Emmanuel Dechartre

dans la douceur, Christophe Barbier dans la dureté. Il y a tant d'intelligence dans le texte et l'interprétation qu'en dépit de quelques mouvements d'humeur entre eux, une sorte d'harmonie apparaît sur la scène qui fait se demander si gauche et droite dont ils se recommandent respectivement ont encore un sens. Il est vrai que cette confusion est dans l'air du temps. Mais quel bon spectacle !

L'un de nous deux, de Jean-Noël Jeanneney, mis en scène par Jean-Claude Idée, avec Christophe Barbier et Emmanuel Dechartre. Petit Montparnasse (Paris XIV^e).

L'Histoire



Blum et Mandel

Un dialogue imaginaire entre les deux hommes politiques prisonniers des Allemands.



■ Léon Blum et Georges Mandel lors de l'entrée de Jaurès au Panthéon en novembre 1924.

Quand un historien a pris l'âge de la retraite il n'en reste pas moins historien. Mais, comme libéré des contraintes académiques, il peut varier ses façons de raconter l'histoire. Jean-Noël Jeanneney nous en donne un bel exemple en écrivant pour le théâtre une confrontation d'une grande intensité entre Léon Blum et Georges Mandel, tous deux prisonniers des Allemands dans une petite maison en marge du camp de Buchenwald. Ils se parlent, s'affrontent, échangent leurs visions du monde à un moment dramatique. Nous sommes les 27 et 28 juin 1944. Le collaborationniste Philippe Henriot, membre de la Milice, propagandiste prohitlérien à Radio-Paris, est assassiné par un commando de résistants le 28 juin. Blum et Mandel pressentent que « l'un de nous deux » fera l'objet des représailles. On le sait : c'est Georges Mandel qui sera exécuté lors de son transfert en France par la Milice, dans la forêt de Fontainebleau.

En attendant leur sort incertain, les deux hommes politiques se livrent à un dialogue de haute tenue. L'un, Blum, le socialiste, à l'école de Jaurès, garde, malgré

tout, un regard optimiste sur l'avenir du monde. L'autre, ancien chef de cabinet de Clemenceau, lui oppose un réalisme sans concession. Très vite, on entend les voix des deux grands acteurs de la III^e République, Jean Jaurès et Georges Clemenceau. Ce ne sont plus deux prisonniers qui se parlent, mais quatre voix qui s'élèvent et transgressent la domination nazie.

Du premier coup, Jean-Noël Jeanneney révèle des qualités de dramaturge que l'on ne soupçonnait pas. Unité de lieu, unité de temps, unité d'action, c'est du classique ! Avant tout, c'est un texte superbe, éclairé par l'intelligence historique de l'auteur.

La pièce est donnée au théâtre du Petit-Montparnasse. Les deux personnages principaux sont interprétés par Christophe Barbier, dans le rôle de Georges Mandel, et Emmanuel Dechartre, en Léon Blum. La mise en scène est de Jean-Claude Idée. ■

Antonin Smadja

A VOIR

L'un de nous deux, Mandel-Blum
J.-N. Jeanneney, J.-C. Idée,
du 10 septembre au 24 novembre au
théâtre du Petit-Montparnasse, Paris.

Le Journal du Dimanche

La morale et l'action

LA SEMAINE
D'ANNE SINCLAIR



18 JUIN, symbole de la Résistance. Le président de l'Assemblée nationale organisait, à l'occasion d'un hommage à Georges Mandel, chef de cabinet de Clemenceau, ministre,

résistant de la première heure, et assassiné par la milice, une représentation inachevée de *L'Un de nous deux*, une pièce écrite par l'historien Jean-Noël Jeanneney. Deux actes sur trois en effet car elle ne sera donnée qu'en septembre au théâtre du Petit Montparnasse. J'ai eu le privilège d'y assister, et celui de lire la pièce tout entière. Un texte superbe. Il met en scène Georges Mandel et Léon Blum, arrêtés puis remis par Vichy aux nazis, qui les internent ensemble dans une maison en lisière du camp de Buchenwald. Blum le juif de gauche, Mandel le juif de droite. Ils pensent tous deux être fusillés ou pendus. Cela a failli être le cas pour Blum, pour Mandel. Les SS vont l'extraire de cette résidence-prison, le livrer

aux miliciens de Darnand, qui veulent venger l'exécution par la Résistance de Philippe Henriot, et l'assassiner de seize balles dans le dos dans la forêt de Fontainebleau en juillet 1944. Sur cette histoire tragique, Jean-Noël Jeanneney a plaqué un dialogue imaginaire mais tout à fait vraisemblable, connaissant bien les caractères et l'action publique des deux hommes. Une conversation de haute volée entre Blum, l'intellectuel pétri de morale qui risque parfois de parasiter l'action, l'optimiste qui refuse le tout ou rien, pense que les hommes sont amendables et les situations plus complexes qu'il n'y paraît, et Mandel, le pessimiste plus entier, qui croit davantage aux actes qu'aux discours, qui préfère l'efficacité voire l'intransigeance à la recherche du compromis, qu'il prend pour une faiblesse. Jeanneney les fait donc se confronter pour tromper l'attente de la venue des SS, et se raccrocher à leurs grands modèles, Jaurès, héros de Blum, et Clemenceau, idole de Mandel, pour illustrer les cas de conscience de l'un et l'esprit de décision de l'autre. Les joutes

sur l'exercice du pouvoir, sur la fin et les moyens, sur les vertus du doute alimentent ce beau dialogue. Le troisième acte à venir est bouleversant sur les leçons qu'ils tirent tous deux de leur action, de la droite anti-Front populaire, de la non-intervention en Espagne, ainsi que leur double réflexion sur leur judéité.

Emmanuel Dechartre, qui joue en ce moment Harpagon (et se trouve donc affublé d'une barbe provisoire), est un Léon Blum convaincant, avec ses doutes et ses espoirs. L'éditorialiste politique Christophe Barbier a laissé son écharpe rouge à BFMTV et, plus familier qu'on ne le sait du théâtre, interprète avec talent et aisance un Georges Mandel sombre et emporté. Et le miracle des bons textes est que l'on se sent tour à tour l'un puis l'autre, péremptoire avec Mandel, nuancé avec Blum, au fur et à mesure que se déroule cet échange dont l'exigence pourrait inspirer les hommes d'aujourd'hui.

artistik
rezo.com



©J.STEY_

En juin 1944, deux hommes partagent le même appartement, une prison pour des otages du gouvernement nazi qui peut à tout moment les expédier vers la mort. Léon Blum, le socialiste, et Georges Mandel, le ministre de Clémenceau, homme de droite, doivent se côtoyer chaque jour malgré l'opposition de leurs idées et de leurs croyances. Un seul trait d'union les réunit, ils sont tous deux ennemis farouches de Pétain et du gouvernement de Laval. C'est l'objet de cette mise en quarantaine au seuil de la mort. L'historien Jean-Noël Jeanneney a composé un dialogue d'une intensité inédite, riche de références et d'histoire rétrospective, entre deux hommes d'une valeur étonnante. Sachant que la victoire est désormais acquise en 44, ils refont le passé, le colmatent en passant en revue leurs failles, et leurs succès, et pariant sur un monde meilleur. Christophe Barbier, ex-directeur de l'Express et éditorialiste, se révèle un comédien impressionnant de vérité et de combativité dans le rôle de Mandel, face à Emmanuel Dechartre d'une bouleversante humanité dans celui de Blum. Quelle joute intellectuelle ! Quel combat d'idées et de vies confrontées à l'Histoire ! C'est tout simplement magnifique.

CULTURE-TOPS

LU / VU PAR ANNE-MARIE JOIRE-NOULENS

Publié le 17 oct. 2019

RECOMMANDATION

Excellent 

THÈME

Il s'agit d'un dialogue imaginé par l'auteur, entre Georges Mandel et Léon Blum, emprisonnés ensemble en Allemagne près de Buchenwald pendant près de 14 mois. Nous sommes ici fin juin 1944. Les deux politiciens nous font part de leurs aspirations, leurs réalisations, leurs rapports au pouvoir et leur idée de l'avenir de la France. L'assassinat de Philippe Henriot les confronte à leurs destins puisqu'en représailles, Georges Mandel sera livré par les Allemands à Vichy et assassiné par la milice.

POINTS FORTS

- Le texte est magnifiquement ciselé. On n'en attendait pas moins de Jean-Noël Jeanneney, qui est historien avant d'être romancier.
- la juxtaposition des deux caractères est très réussie : il y a l'homme de droite, quelque peu rigide, incisif, manichéiste, refusant la moindre compromission, campant férocement sur ses positions et face à lui, le socialiste, tout en rondeurs, bonhomme, cent fois plus souple et prêt à s'adapter pour le bien du peuple. Mais ils ont en commun cette relation particulièrement forte qu'ils entretiennent avec leur supérieur, Clémenceau pour l'un et Jaurès pour l'autre.
- les comédiens sont remarquables : Christophe Barbier sans sa casquette d'analyste politique, est surprenant de vérité ; Emmanuel Dechartre compose un Blum paternaliste, évitant autant que possible les conflits, avec une grande justesse et un indéniable talent.
- la mise en scène est soignée et sert le déroulement de la pièce : la projection sur un grand écran des scènes extérieures du camp, avec ces photos tachetées de noir et les commentaires à la voix nasillarde imitant les débuts du cinéma parlant est une excellente idée.

POINTS FAIBLES

- La pièce est un peu trop longue. J'aurais raccourci la séance d'un quart d'heure parce que le texte est extrêmement dense, touffu même.
- Ainsi avec ces propos qui s'enchaînent sans aucun temps mort il n'y a aucune aération et on sort de la pièce épuisé.

EN DEUX MOTS ...

Cette superbe fresque historique mettant en lumière le contexte de l'époque est servie à la fois par un dialogue raffiné et des comédiens qui vivent pleinement leurs personnages. L'ensemble est fort réussi.



Une leçon de théâtre. Chronique d'une nouvelle époque par Jean-Philippe de Garate

Paris. La rue porte un joli nom, celui de la Gaité. C'est un bon début. La salle de spectacle, au fond d'une curieuse impasse, évoque le mont Parnasse. Pourtant, rien de grec ou de joyeux dans la pièce sombre qui y est jouée. Je l'ai vue le 10 septembre. Je vais courir la revoir.

Pour commencer, deux acteurs dont l'un brilla il y a peu dans la presse écrite la plus convenue. Un ex-rédacteur en chef de l'Express, dont l'écharpe rouge annonçait donc Mounet-Sully et pas Mitterrand. Le moins qu'on puisse en dire est qu'il « assure », selon l'argot de nos post-adolescents. Mais l'autre acteur est, pour sa part, presque irréal. Ce n'est pas un comédien. Si vous avez déjà regardé « youtube leonblum », ou connaissez un peu la personnalité pour le moins paradoxale du Premier ministre du Front Populaire, vous en percevrez jusqu'aux vibrations. L'exercice dépasse l'incarnation. L'intellectuel juif, l'homme en proie au doute permanent, le Proustien, le bourgeois devenu par on-ne-sait quelles étrangetés de ce pays bizarre l'idole des hommes en bleu-de-chauffe, y est véritablement... stupéfiant.

On peut ne pas être de gauche, de cette gauche qui s'est rendue si insupportable par nombre de ses travers récents, et reconnaître la sincérité de tel ou tel. Blum y est campé comme l'authentique successeur de Jean Jaurès, un de ces hommes qui croyaient faire de la politique, et se sont révélés les porteurs muets d'un judéo-christianisme mis à mal par le vingtième siècle. La guerre, et encore la guerre, la vie durant ! 14-18 et 39-45 : charniers et destruction... l'absurde partout. Encore et toujours. De Blum, restera cette phrase du congrès de Tours : « Malgré tout, restons des frères ». Tu parles !

Blum et Mandel se sont effectivement trouvés, après les emprisonnements et procès que l'on sait, déportés à Buchenwald, et s'ils n'étaient pas soumis aux conditions du quotidien des déportés, des esclaves à l'espoir de vie de 22 jours, la suite a démontré que jusqu'à l'espoir avait fui.

A la mort de Philippe Henriot, collaborationniste omniprésent dans la pièce comme il le fut dans ces années Vichy par son indéniable talent oratoire, les nazis décident de frapper. « L'un de nous deux » sera livré en pâture à la Milice et devra mourir. C'est à la fois simple et cruel comme un supplice chinois. Et d'une puérité sans nom.

Car Mandel, de droite, Blum, de gauche, sont juifs. Mais d'abord et surtout, Français de cœur. La pièce surgit dès lors comme un vrai révélateur, non de débats historiques pour archivistes poussiéreux ou collectionneurs d'épaves, mais au cœur des défis de notre temps. Notre temps présent.

« Soumission », de Houellebecq, combien de divisions ? 600.000 lecteurs. Et combien de détracteurs ? Bien davantage, on le sait bien. L'antisémitisme demeure une vraie question, réactivée par tout ce qu'on peut en savoir : Israël, Proche-Orient en... Europe, une liste qu'on arrêtera ici. Evitons encore un peu la 18ème chambre (diffamations, etc.).

Mais précisons : quiconque a vu le rond-point de la Pyramide dans la forêt de Fontainebleau ne peut pas ne pas imaginer ce qui s'y est déroulé. Mandel, l'homme qu'aimait Clemenceau, y a été abattu d'une rafale de mitrailleuse dans le dos. Quand on exécute un adversaire, on peut au moins le regarder en face. Mansuy et les tueurs ne sont pas passés à l'histoire. Même Ravailac – avec écartèlement à la clef devant l'hôtel de ville de Paris- respectait, lui, un code d'honneur.

Clemenceau s'interrogeait à la fin de sa vie sur l'admission des juifs au paradis : « Si Mandel n'y entre pas, je ne veux pas en être ». Prononcé par un médecin scientifique, agnostique, laïc, anticlérical, le mot ne manquait pas de sel... Mais chacun désormais sait qu'il n'y a pas d'athées, il n'existe que des enfants rêvant toujours de fées. Si ! Et Mandel, otage du Massilia, regrette à voix haute ne pas avoir rallier de Gaulle. La croix de Lorraine, ça existe.

Mandel ne se remet pas de sa semaine de doutes, en juin 1940. Pourquoi n'a-t-il pas gagné Londres ? Le théâtre, c'est comme la politique. Le doute à la Blum, à la Mandel, c'est beau. Mais face à la mort, à un régime de mort, il n'y a pas de doute.

C'est non.

ATELIER THEATRE ACTUEL

LABEL THEATRE ACTUEL

5, rue La Bruyère – 75009 Paris

01 53 83 94 94 – télécopie : 01 43 59 04 48

www.atelier-theatre-actuel.com

